

L'œuvre se termine *morendo*, doucement, finement, sans fugue, ni effet d'imitation, pour aboutir au fragment de plain chant dont nous parlons plus haut. Ici la phrase gagnerait en effet et en brio si M. Gounod transposait toutes les mesures à une quarte plus haut. L'accord finale serait alors dans la dominante générale de la partition.

Au mot *Confiteor* l'auteur a eu une distraction prosodique. L'accent tonique doit porter sur la syllabe *fi* et non sur celle *te* qui suit.

Au témoignage de tous les compositeurs, un bon *Credo* est le morceau le plus difficile à écrire en matière de musique religieuse. M. Gounod en est sorti cette fois avec gloire. D'après nous, son *Credo* peut être donné comme modèle à tous ceux qui voudront sérieusement s'essayer dans l'art sacré.

L'abondance des matières nous force à condenser notre travail. Le commencement du *Sanctus* est loin de valoir celui de la *Messe de sainte Cécile*. Cependant aux mots *Pleni sunt Caeli*, une phrase caractéristique vient subjuguier l'auditeur. On y reconnaît de suite la griffe du maître.

Le quartette du *Benedictus*, dialogué avec le chœur, est un petit bijou. Il est d'une finesse et d'une élégance attiques. Il a ravi le public. Après cela le *Hosannah* est travaillé d'une manière neuve et tranche admirablement avec les *Hosannah* bruyants et tapageurs de la plupart des messes modernes.

L'*Agnus Dei* rappelle un peu trop celui également à unisson que Verdi a écrit pour la messe funèbre du poète Manzoni.

L'épilogue de la communion est une page orchestrale d'une rare distinction. Mais elle a le tort de ne pas se trouver à sa place dans une messe avec laquelle ni liturgiquement parlant ni mélodiquement elle n'a rien de commun. C'est un petit chef-d'œuvre de *religiosité*, mais ce n'est pas religieux dans le sens du mot.

Disons enfin que la *Messe du Sacré-Cœur* ne portera dignement son nom que lorsque M. Gounod l'aura complétée par un *Graduel* et un *Offertoire* propres. L'auteur a, reconnu, du reste, que ces deux numéros manquent encore au parachèvement de sa partition.

Avec le *Prélude de Bach*, transformé cette fois en médiations pour chœurs et orchestre, mais que nous préférons sous la forme première d'*Ave Maria* en sextuor pour soprano et instruments par M. Gounod, s'est terminée la première partie du concert.

Nous nous occuperons plus loin de l'interprétation, tant de la première que de la deuxième partie du programme.

Sur la deuxième partie nous pourrions être sobre de détails. Nos lecteurs connaissent le programme. Presque tous les numéros sont connus des artistes et des amateurs.

Faisons le plus grand éloge d'un charmant duo *Par une belle nuit*, pour soprano et contralto avec orchestre. C'est ravissant de simplicité, de fraîcheur et d'élégance.

L'*Andante orchestral* dédié à M. Van Hal n'est pas le chef-d'œuvre du maître, mais il prouve son habileté dans l'art d'écrire et l'expérience qu'il a des bonnes traditions classiques.

La *Marche funèbre d'une Marionette* est une fantai-

sie des mieux réussies et que le public a accueillie de telle façon que M. Gounod a eu la gracieuseté de la répéter, au grand plaisir de l'auditoire.

Le *Vallon*, mélodie accompagnée au piano par M. Gounod lui-même, et le *Sour*, transcription d'un superbe fragment de la partition de *Sapho*, sont sur le pupitre de tous les chanteurs belges. Ces œuvres sont tellement populaires chez nous, qu'il est inutile de nous y arrêter.

Le 3e acte et le finale du 1er acte de *Sapho* ont terminé le concert. Il y a là des pages sublimes d'une grandeur dantesque et dont l'effet ne pouvait manquer d'être immense.

Nous ne regrettons qu'une chose, c'est que pas le moindre fragment du *Tribut de Zamora* ne soit venu surprendre le public anversois et le préparer au succès que ce nouvel opéra semble promettre à l'auteur de *Faust*, de *Roméo* et de la *Reine de Saba*.

L'exécution de tous les morceaux du festival a été splendide et nous nous sommes senti fier d'être Belge en présence d'une pareille valeur dans le monde des artistes et des amateurs anversois. Du reste, au concert même avaient disparues certaines petites imperfections que la répétition générale de dimanche dernier avait mises en évidence.

Parmi les solistes, après avoir rappelé les mérites brillants de Mlle. Biemans et de Mme. De Give, dont maintes fois nous avons déjà eu à faire l'éloge, citons avant tout Mme. Schmitzler-Selb, dont le talent *exceptionnel*, c'est le mot, égale la voix brillante, aussi une qu'étendue. Pianiste de premier ordre, cette dame vient de se révéler comme cantatrice hors ligne. Nous n'hésitons pas à dire que c'est une artiste accomplie.

M. Duchesne, de l'Opéra comique de Paris, n'a pas du tout la note classique. Son organe est fort beau, mais nous nous demandons pourquoi, avec ces dons naturels, il faut en diminuer les mérites par des chevrottements et des tremblements que nous considérons comme l'antipode du sentiment vrai.

Félicitons M. Bonhivers sur sa belle voix de baryton et sur le parti qu'il en tire. Disons qu'en somme les solistes ont justement mérité les bravos que le public leur a prodigués.

Et maintenant adressons toutes nos félicitations aux chœurs et à l'orchestre. Nuances, justesse, aplomb, ensemble, tout y était, et MM. Benoit, Le Maire, Hubert et Possoz doivent être fiers des masses qu'ils sont parvenus à si bien discipliner.

Un seul petit regret : pourquoi ne pas avoir tenté l'impossible pour s'assurer au moins deux ou trois harpistes ? Il nous semble que la chose était réalisable et l'effet musical y eût grandement gagné.

A une solennité de cette importance, et dont l'éclat rejaillira à l'étranger non moins sur la Belgique que sur l'illustre Gounod, il fallait un épilogue digne de tout le reste.

A l'issue du concert M. Gounod a été gratifié du don de son portrait, peint par M. Verlat, d'Anvers, de plusieurs couronnes et d'une splendide cassette contenant une adresse des sociétés organisatrices, imprimée en caractères du musée Plantin-Moretus.

D'autre part, la veille du concert, le conseil